

# Interview de Philippe Petrucciani par François Postif - 2004

---

**François Postif** – Où vous situez vous dans la dynastie des Petrucciani ?

**Philippe Petrucciani** – Je suis l'aîné, après il y a eu Louis, contrebassiste, et enfin Michel, le plus connu. Notre père, Tony, lui est guitariste. Je suis né dans une vraie famille de musiciens, et mon grand-père, comme tout italien qui se respecte, jouait de la guitare. Et toute sa famille grattait l'instrument, que ce soit la guitare ou la mandoline.

**F.P.** - C'est votre père, guitariste lui-même, qui vous a dirigé vers la guitare ?

**P.P.** - Non, mon père ne m'a absolument pas imposé l'instrument. Plus simplement, il y avait une guitare qui pendait au mur, je l'ai détachée, j'ai glissé quelques notes, et, comme le son me plaisait, j'ai décidé tout seul que ce serait mon instrument. Mon père m'a regardé, puis il m'a dit que je tenais la guitare à l'envers (je suis gaucher) et il rétablit la position et m'a appris à jouer comme un droitier.

**F.P.** – Le doigté, pour un gaucher, n'est-il pas le même que pour un droitier, mais à l'envers ?

**P.P.** – En fait, à cause de l'inversion des lobes du cerveau, le doigté est complètement modifié. C'est sans doute pour cette raison que je me suis mis à jouer au ponce, par ce qu'en fait, je jouais au médiateur...

**F.P.** – Votre dernier disque privilégie plutôt la mélodie, au détriment de la virtuosité, pas de longues phrases bourrées de notes sur un tempo infernal, mais plus simplement le calme d'un jeu proche de celui de Wes Montgomery.

**P.P.** – C'est vrai. Beaucoup de musiciens disent que mes compositions sont jolies, qu'elles se chantent que je suis plus mélodique que technique. Quelquefois, cette conception peut aussi être un reproche, mais, comme vous le faisiez remarquer tout à l'heure, je suis très proche de Wes Montgomery, qui est mon idole. Lui aussi taquine la beauté des phrases. J'ai passé des heures entières à recopier ses chorus et à les jouer. À l'écoute c'est très facile, mais après, quand on veut le jouer, c'est une tout autre histoire.

**F.P.** – Quel a été la motivation de votre frère Louis pour choisir la contrebasse ?

**P.P.** – Au départ, il avait choisi la batterie, et moi je voulais arrêter la guitare et je voulais me mettre à la basse. Mais j'avais déjà tellement pris de l'avance sur l'instrument, je commençais à me régaler avec ce que je jouais, ce qui fait que j'ai rapidement laissé tomber la basse pour en revenir à la guitare. Louis n'était pas intéressé par la guitare, mais dès qu'il a vu la contrebasse, il a flashé. Et pourtant ; il y avait un tas d'autres instruments à sa disposition : c'était l'époque où nous habitions Montélimar, et mon père avait ouvert un magasin de musique... Mais mon père avait la nostalgie de Toulon, son véritable port d'attache : il y était né, ma mère y était née et toute la famille se trouvait à Toulon. Nous avons vendu la boutique de Montélimar, et en route pour Toulon. Michel, lui, était né à Orange en 1962, et je me souviens que, tout petit, il jouait de la batterie. Ce qu'il y avait de formidable avec le magasin, c'est qu'on avait sous la main tous les instruments et qu'on pouvait choisir. Michel a longtemps hésité entre la batterie et le piano, en fait, au début, il travaillait les deux, jusqu'à ce qu'il se décide pour le piano.

**F.P.** – Mais le fait que Michel était tout petit, cela ne l'a pas handicapé, pour les pédales, par exemple ?

**P.P.** – Mon père est très bricoleur, il a réduit tous les éléments de la batterie à la taille de Michel, il a même fait un système de rappel pour la pédale de sustain du piano que Michel utilisait dans ses concerts. Son bricolage était tellement parfait que Steinway l'a repris.

Quand nous étions petits, la maison était pleine de musique, nous faisons le bœuf toute la journée.

**F.P.** – Ca n'est pas trop difficile, quand on est né dans une famille complètement abandonnée à la musique, de grandir sans les joies des autres gosses, sans le foot, sans récréés, toujours le nez dans les partitions ?

**P.P.** – Nous avons quand même eu des joies d'enfants, moi j'ai fait du rugby, mais la musique c'était vraiment notre passion. C'est mon père qui nous a appris les accords, il nous jouait la mélodie, nous faisait écouter le disque correspondant et nous demandait de relever la mélodie et les solos. Je me souviens que les premiers relevés que j'ai faits sont ceux de « Body And Soul » de Wes Montgomery. En fait, dans ce disque, il jouait le thème à la basse électrique. Un guitariste qui joue de la basse en jouera comme s'il avait entre les mains une guitare.

**F.P.** – Vous avez d'autres influences que Montgomery ?

**P.P.** – Oui, bien sûr, Tal Farlow, par exemple, et tous les guitaristes qu'écoutait mon père, Django, naturellement, Barney Kessel, Jimmy Raney. J'écoutais l'autre soir un disque du fils de Jimmy Raney, Doug Raney...

**F.P.** – Pour Jimmy Raney, je ferais quand même une petite réserve, c'est un guitariste cachottier, il n'est jamais brillant et reste toujours confidentiel.

**P.P.** – Oui, mais il ne faut pas oublier qu'il a été l'un des précurseur du bop. Comme Charlie Christian, qui a introduit au début des années quarante la guitare électrique dans le jazz.

**F.P.** – Et vous, vous jouez souvent de la guitare acoustique ?

**P.P.** – Je joue de la guitare électro-acoustique, tendance électrique, avec une forme de guitare à caisse sur laquelle on adapte des micros. C'est ce qu'on appelle la guitare jazz.

**F.P.** – Vous avez fait beaucoup de disques ?

**P.P.** – Ben non, j'en ai fait deux. Bien sûr, j'ai été invité dans quelques sessions, mais sous mon nom, je n'en ai fait que deux.

Le tout dernier, sorti en septembre dernier chez RDC, je l'ai intitulé « ONE FOR MARIE ». Marie est ma fille, elle est née le 6 décembre 1993, et elle étudie la musique. Elle a choisi un instrument très difficile que je ne lui aurais pas conseillé, le Hautbois. En fait, elle était en train d'entendre « Pierre et le loup » lorsque, de la mare aux canards du disque sortirent des sons qui retinrent ses oreilles. Vérifications faites, c'était le hautbois, et c'est ainsi que tout a commencé.

**F.P.** – De toute façon, c'est héréditaire : son grand-père, Guy Blanc, qui est aussi gardéen (habitant de la Garde, comme moi-même et Philippe) est un de mes amis et lui aussi est musicien (flûtiste classique). Je me souviens très bien de votre mariage avec sa fille.

Vous n'utilisez pas beaucoup la virtuosité. Est-ce à dire que vous n'aimez pas les virtuoses ?

**P.P.** – Absolument pas. Pour moi, la technique est au service de la musique, mais il ne faut pas que ce soit systématique. Ça n'est pas mon style de vie.

**F.P.** – Et vos musiciens se lient à vos idées, sans contrainte ?

**P.P.** – Vous savez, on se connaît depuis des lustres, et notre équipe est de ce fait, fort soudée. Moi, je suis le compositeur, et j'ai choisi mes musiciens parce que nous nous connaissons depuis plus d'une dizaine d'années, concerts et bœufs compris. D'autre part, on enseigne tous dans la même école, l'Institut Musical de Formation Professionnelle, à Salon-de-Provence, et nous nous voyons très souvent. Et puis il y a trois ou quatre ans, nous avons commencé à faire des concerts, j'ai apporté mes compositions, et, miracle, nous avons réussi à faire un disque. Vous savez, nous, musiciens, on a des tas d'activités dans ce domaine, et il arrive un moment où l'on a besoin de concrétiser le tout sur quelque chose de tangible et de définitif, et quoi de plus témoignant qu'un disque ?

La composition, c'est quelque chose qui me plaît, je ne me force pas, quand j'ai des idées, ça sort tout seul, les idées viennent à moi spontanément. J'ai fait une trentaine de compositions, et je suis en train, actuellement de penser au disque qui va suivre et sur lequel je travaille. Quand j'ai fini un thème, nous en faisons tous ensemble l'arrangement, et les musiciens qui jouent avec moi apportent leurs idées. On se réunit surtout quand j'ai de nouveaux morceaux. C'est, en quelque sorte, un travail d'équipe.

**F.P.** – La cohabitation du trombone et de la guitare ne vous a pas posé problème ?

**P.P.** – Trombone guitare, oui, c'est vrai c'est un mariage merveilleux. Moi, je n'avais jamais essayé, et c'est le tromboniste qui est venu me trouver un jour, et qui m'a dit : « Philippe, il faut qu'on fasse quelque chose ensemble », et c'est comme ça que tout a commencé. C'est vrai que le trombone est un bon complément pour ma guitare, avec Francesco Castellani, on est de vieux complices est ça marche très bien, on devine à l'avance les nuances qu'on va mettre, et ça simplifie bien des choses. Ma femme Nathalie Blanc chante et joue du piano, elle a une voix d'une justesse surprenante. Écoutez par exemple sur ce dernier le morceau que nous jouons à deux et qui s'appelle ' Pourquoi » dans lequel elle chante avec une fantastique précision. Il y a un domaine dans lequel je n'ai pas trop voulu l'entraîner pour ce premier disque, qui est le scat, et où elle excelle. Dans un des derniers morceaux du disque, « Little Song », il y a un passage où nous sommes tous les deux, et elle se laisse aller à scatter, tout en improvisation. Je compte naturellement utiliser ce don qu'elle a de chanter en scat pour mon prochain disque.

Dans celui-ci, mis à part l'exposition des thèmes qui est écrite, tout le reste est improvisation. Nous avons joué un morceau avec le batteur Alain Couffignal, et le bassiste André Franco, complètement improvisé qui s'appelle « The Cat »

**F.P.** – Vous jouez du blues ?

**P.P.** – Souvent, oui, dans ce CD, par exemple, nous improvisons sur un morceau qui s'appelle « Be-bop and blues » qui se décompose en deux parties comme son nom l'indique. Le blues, c'est la base du jazz, tout découle de là, l'harmonie, et il faut savoir que ce fut la première musique improvisée par les noirs...

**F.P.** – D'autant plus que la guitare permet une blue note moins artificielle que celle donnée par le piano, qui, elle, reste moins naturelle du fait que les notes, au piano, sont fixées une fois pour toutes ?

\_ Vous êtes professeur de guitare à Salon comment va la relève ?

**P.P.** – Je n'ai pas à me plaindre, j'ai de très bons élèves, et, j'ai pu constater que les plus doués, ceux qui s'accrochent vraiment ont tous des parents ou des frères et des sœurs passionnés par le jazz. La deuxième catégorie, ce sont les transfuges du rock, d'anciens inconditionnels qui découvrent d'autres horizons. L'enseignement, c'est une chose, mais je crois qu'il faut écouter. Il y a une continuité, et, inconsciemment, ...

Point de vue concerts, la tournée qui m'a marquée, c'est celle que nous avons faite en août 1998 ; avec Louis, Michel et moi, formidable ! On a des bandes enregistrées, je ne sais pas si elles sortiront un jour. Les premiers concerts importants de Michel, c'est quand il a rencontré Aldo Romano et signé chez Owl Records, puis il a voulu aller aux Etats-Unis, et, par un hasard fou, il a rencontré Charles Llyod qui l'a pris sous son aile, et puis après il a signé chez Blue Note, puis chez Dreyfus.

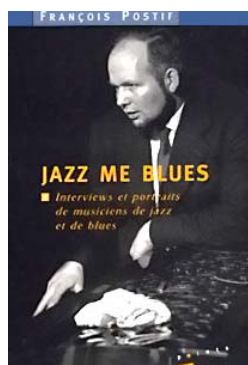
À la fin de sa vie, il s'était passionné pour le solo, style dans lequel il avait acquis une fantastique maîtrise.

**F.P.** – Vous jouez avec quelle guitare ?

**P.P.** – une Gibson modèle175, c'est une bonne marque, et j'en suis très content. Ce n'est pas une guitare que je vendrais du jour au lendemain. J'utilise aussi la guitare synthé, un instrument rigolo.

**F.P.** – Je suis en train de lire la liste de vos prochains engagements. Ça a l'air de bien marcher pour votre formation ?

**P.P.** – Oui, ça tourne pas mal. Je serai à Marseille, au Pèle Mêle, par exemple, le 5, et le 6 Mars, sans le quintette, mais avec une formule qui me ramène aux sources, avec Benoît Paillard à l'orgue, et Alain Couffignal à la batterie.



**Propos recueillis au magnétophone par François Postif © 2004**

Journaliste de presse écrite et de radio, chroniqueur à Jazz Hot et Jazz Magazine depuis la création de ces revues internationales de Jazz, François Postif a travaillé avec quelques-unes des plus grandes plumes de la spécialité, dont Boris VIAN et Charles DELAUNAY.

Fils de Louis Postif, traducteur de Jack London, François est aussi écrivain avec « BLUE MONK » (édité chez ACTE-SUD) « JAZZ ME BLUES » (édité chez OUTRE-MESURE) qui a obtenu le Prix de l'Académie du jazz en 1988 et « Les grandes interviews de Jazz Hot » (éditions de l'Instant). Décédé depuis, François Postif était un homme dont la contribution à la connaissance du jazz et des jazzmen aura été inestimable...